

FRANCINE OUELLETTE

*En 1837,
j'avais
dix-sept ans*

feu

Libre Expression

FRANCINE OUELLETTE

*En 1837,
j'avais
dix-sept ans*

feu tome 4

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

CHAPITRE 1

Plus tard

*1825, début août, chez les Vaillant,
montée du Chicot, seigneurie de la Rivière-du-Chêne.*

Dimanche. « C'est le jour du Seigneur », lui a appris dernièrement sa mère. Bien qu'il ne comprenne pas le sens de cette expression, Guillaume aime ce jour pas comme les autres. Cette information l'a embrouillé, car, d'habitude, quand on prononce le mot « seigneur », il y décèle hargne et colère alors que, cette fois-là, ce mot était murmuré un ton plus bas et en jetant un regard vers le ciel. Devant sa mine déconcertée, sa mère lui a tapoté la joue en disant :

— Tu comprendras plus tard, mon p'tit Guillaume.

Il y en a beaucoup, de ces choses qu'il comprendra plus tard, mais Guillaume se demande c'est quand, au juste, ce plus tard ? Présentement, il a cinq ans, c'est-à-dire une main avec tous les doigts, pouce inclus. À un moment donné, il en aura six et il devra ajouter un doigt de l'autre main. Lequel ? Il hésite entre le pouce et l'index. Il verra bien. De toute façon, s'il choisit le mauvais doigt, tante Adèle le corrigera. C'est elle qui lui a enseigné à compter jusqu'à dix et à présenter sa main, tous doigts ouverts, pour indiquer son âge au monsieur venu à la maison pour compter des personnes¹.

Guillaume ne se souvient plus très bien de cet homme, sauf qu'il était vêtu comme un jour de dimanche et chaussait de vrais souliers avec des talons qui claquaient sur le plancher de la galerie. À sa connaissance, c'était la première fois qu'une telle paire

1. Lors du recensement de 1825 pour le compte du gouvernement colonial.

de chaussures franchissait le seuil de sa demeure, mais, apparemment, celles de « m'sieur l'docteur » l'avaient fait avant. Avant quoi ? Avant lui, assurément. L'histoire des choses qui se sont déroulées avant semble aussi obscure que celle des choses qu'il comprendra plus tard.

Pour l'instant, c'est dimanche, et la famille vient de finir de dîner. Guillaume adore ce repas au retour de la grand-messe. Une atmosphère de fête y règne toujours, et les mets, plus élaborés que d'habitude, sont couronnés la plupart du temps par un délicieux dessert, en l'occurrence aujourd'hui une tarte aux framboises arrosée de crème. Miam ! Il s'en purlèche encore les babines. Et puis, le dimanche, personne n'est à la hâte pour travailler, et on se réunit tous autour de la table, se recueillant au début tandis que, de son couteau, le père trace une croix sur le pain avant de le trancher. Ensuite, ils poursuivent avec animation les conversations entamées sur le perron de l'église.

Assis sur les marches de l'escalier de la galerie, Guillaume entend les femmes s'affairer à laver et à ranger, en haut de l'armoire, la vaisselle des grandes occasions. À quelques pas de lui, bien calés sur leur chaise, son père, André, et deux de ses frères, Joseph et Charles, fument leur pipe, le regard perdu au loin. À ses côtés, Félicien, un autre frère, écorce de jeunes tiges de bouleau jaune dont sa mère se servira dans la préparation d'un remède de Sauvage.

— Tu t'ennuies de ton p'tit canot ? s'informe ce dernier, faisant allusion au jouet que sa mère a confisqué.

— C'pas juste, répond Guillaume en poussant un soupir, le cœur gros.

Sa mère réalisait-elle le chagrin qu'elle lui causait en lui enlevant son canot d'écorce en modèle réduit ? Et cela, tout simplement parce qu'au lieu de cueillir des fèves dans le potager il a préféré s'amuser avec dans le ruisseau qui court au fond d'un ravin derrière la grange. Comme si ce n'était pas assez, elle lui a interdit de se rendre désormais seul à cet endroit. Voilà qui limite son horizon qu'une force intérieure pousse sans cesse à

élargir. C'est si vaste tout autour de Guillaume et il s'y trouve tant de choses à découvrir dès à présent, quitte à les comprendre plus tard.

— J'irai avec toi au ruisseau quand j'aurai fini, offre Félicien en guise de consolation.

— Vrai ?

— Promis.

Guillaume jubile, enchanté par la perspective d'être accompagné par ce frère qui ne dédaigne pas prendre part à ses jeux et à ses peines malgré le fait que neuf années – presque deux mains – les séparent.

Dès lors, le temps s'étire. Désœuvré, Guillaume trompe l'attente en récapitulant ses chiffres jusqu'à dix et les récite de plus en plus vite à haute voix.

— Eille ! gronde son père, impatient.

Guillaume se tait aussitôt, se rappelant que ce qui est un amusement pour lui est souvent une irritation pour l'auteur de ses jours. L'enfant ouvre alors tout grand sa main en étoile et décline mentalement le nom de ses frères sur chacun des doigts.

Sur le pouce, il y a Joseph, le plus vieux. Il s'occupe de la ferme du père, lourdement handicapé par une blessure à la jambe. Sur l'index se distingue Louis. Voyageur et coureur des bois, Louis a surgi dans sa vie cet hiver et il est reparti au printemps en lui donnant le petit canot pour combler le vide créé par son absence.

Sur le majeur vient Laurent, presque un étranger. Guillaume sait seulement de ce frère qu'il travaille très fort afin d'acquérir une terre loin d'ici. C'est tout. Il ne se souvient ni de son apparence ni du moment de sa dernière visite. C'est comme ça quand on est le p'tit dernier ; c'est obscur autant dans le passé que dans l'avenir. Pour lui, Laurent existe uniquement parce que son nom revient souvent sur les lèvres de sa mère. Pourtant, Louis existait bel et bien sans que jamais elle ait prononcé son nom. Voilà un autre sujet de réflexion qu'il comprendra plus tard.

Sur l'annulaire triomphe Charles que nul n'est en mesure de vaincre au tir au poignet. Guillaume glisse un regard admiratif vers ce frère massif, impressionné par sa pipe si minuscule dans son gros poing. Plus tard, quand il sera grand, Guillaume aimerait bien posséder cette force hors du commun qui impose le respect et suscite l'admiration. Charles parle peu et se mêle rarement aux conversations. Où ira-t-il, que fera-t-il quand viendra le temps de quitter le toit paternel ? Personne n'aborde la question avec Charles, bien qu'il semble entendu dans la famille qu'un jour ou l'autre ce frère devra s'en aller. C'est comme ça. Leur terre est trop petite, paraît-il. Mais pourquoi diable ses frères doivent-ils s'expatrier au bout du monde ? N'y aurait-il pas moyen pour eux de s'établir dans le voisinage de telle sorte qu'ils puissent au moins tous se rencontrer le dimanche sur le perron de l'église ? « C'est la faute au seigneur », blâme-t-on encore. Allez y comprendre quelque chose avec ce seigneur tantôt béni, tantôt honni.

Lauriculaire représente Félicien même si, selon l'ordre des naissances, sa sœur Julie y figurerait. Guillaume le sait bien, mais il préfère réunir dans une seule main ses cinq ans avec ses cinq frères. Ainsi, il se sent imbriqué parmi eux, lui qui est en bout de ligne et séparé de Félicien par deux autres sœurs, Françoise, onze ans, et Cléopée, neuf ans.

— C'est quasiment la couleur du blé, l'avoine qui mûrit, fait soudain remarquer Joseph.

— Quasiment, mais pas pareille... Dire qu'il y a pas si longtemps, le blé poussait à pleine clôtüre, rétorque leur père avec nostalgie.

— Y faut s'faire à l'idée, le père.

Le silence retombe.

Guillaume croit savoir pourquoi son père est triste lorsqu'il parle du blé et pourquoi Joseph en est agacé. Curieusement, aussi bien l'un que l'autre ont tenté de le gagner à leur cause, lui, le p'tit dernier, qui ne comprendra les choses que plus tard.

Son père l'a emmené dans leur pièce de blé, lui expliquant que chaque épi fournissait des grains qui, une fois moulus, donnaient

la farine avec laquelle on faisait le pain. Et que, pour ce pain de froment, leur ancêtre avait combattu les Anglais et perdu un fils sur le champ de bataille. Pour sa part, Joseph lui a expliqué que l'avoine poussait maintenant beaucoup mieux que le blé et qu'on en faisait de la soupane² pour nourrir les hommes dans les chantiers des Anglais. Guillaume penche plutôt du côté de Joseph. Non pas parce qu'il préfère la soupane au pain de blé, loin de là, mais parce que cette histoire de combat et de fils mort l'inquiète. Y aurait-il un danger quelconque à cultiver le blé ? Quand il a posé cette question à Charles, celui-ci s'est esclaffé en haussant les épaules, et Guillaume s'est senti vraiment très petit. Alors cette question, il ne la posera plus à personne. Plus jamais. Même pas à Félicien. Oh ! que non !

L'arôme parfumé que dégage la sève de bouleau jaune ramène l'attention du gamin vers le plat d'écorces pelées.

— T'as presque fini, constate-t-il.

— Presque. Tu d'vrais aller t'changer. Moé, c'est déjà fait, comme tu vois.

En effet, désigné pour faire le train³ ce dimanche-ci, Félicien a mis son linge de semaine dès le retour de la messe. Pour sa part, Guillaume retarde toujours ce moment tellement il raffole des culottes, chemise et veste qu'un voisin lui a données. Bien que ces vêtements soient usagés, ils ont l'air presque neufs et, ce qui les rend uniques et merveilleux, c'est qu'il s'agit là de vêtements de garçon. Bon, ils sont un peu trop grands, mais Guillaume n'y voit pas d'inconvénient. Au contraire, il pourra les porter plus longtemps. Peut-être même pourra-t-il les porter jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour comprendre les choses. C'est toujours à contrecœur qu'il les enlève pour enfiler ses vêtements de tous les jours, constitués des vieilles robes de ses sœurs. Cependant, pour partir à l'aventure avec Félicien, il n'y a pas à hésiter une seconde de plus.

2. Soupane : gruau.

3. Faire le train : expression signifiant « s'occuper à nourrir, abreuver et soigner les bêtes ».

Guillaume se rue à l'intérieur, soulagé de voir sa mère occupée à filtrer la graisse d'ours pour y faire macérer les écorces de Félicien, ce qui lui permet de s'en remettre à tante Adèle, la femme de Joseph, beaucoup plus permissive. Le visage encore baigné de sérénité après avoir allaité et endormi le petit Joachim âgé d'un an, tante Adèle semble comprendre, voire communier avec son excitation. Elle l'aide à déboutonner veste et chemise, s'offrant à plier et à ranger soigneusement ses beaux habits.

— Va t'amuser, lui souhaite-t-elle en l'expédiant d'une gentille tape sur les fesses.

Guillaume déguerpit, comptant tout haut jusqu'à dix le plus vite possible, histoire de lui montrer qu'il a bien appris la leçon. Transporté par un doux sentiment à l'endroit d'Adèle, il rejoint bientôt Félicien. Ah ! si elle était sa mère, elle n'aurait sûrement pas confisqué son canot jouet.

Plutôt que d'aller directement au ruisseau, Félicien l'entraîne derrière la grange où il lui demande d'attendre pendant qu'il s'y introduit après avoir dégagé deux planches à moitié clouées. Au bout de quelques minutes, il revient, remet les planches en place, puis dévale vers le ravin.

Guillaume peine pour cheminer derrière l'adolescent qui enjambe aisément les hautes herbes, alors que lui doit littéralement s'y frayer un chemin. Qu'à cela ne tienne, le gamin persévère sans une plainte, trébuchant, se relevant, trottinant, courant et s'essoufflant, attiré comme le fer à l'aimant aux pas de Félicien. Lorsqu'il s'était aventuré seul en ces lieux, Guillaume progressait à son rythme et selon ses capacités, mais maintenir l'allure de Félicien devient de plus en plus exigeant. Tout à coup, ce dernier disparaît en deux bonds au fond du ravin. Guillaume s'arrête net au sommet de la pente abrupte, interpellé par le douloureux souvenir de s'être écorché les genoux en la dégringolant. Que faire ? À cause de la robe, descendre sur les fesses lui paraît tout aussi risqué que de sauter à pieds joints. Pour rien au monde il ne voudrait revenir éclopé dans les bras de son frère. Toutefois, il est hors de question qu'il demeure sur le

talus. N'y aurait-il pas moyen de rejoindre autrement le ruisseau au fond du ravin ?

Bien sûr, il pourrait héler Félicien et demander son aide, mais il hésite. Qui sait si cela ne pèsera pas dans la balance la prochaine fois que son aîné songera à s'encombrer du p'tit dernier ?

— J't'ai joué un bon tour, hein ? Tu pensais que j'te laissais là, lance Félicien en revenant, un sourire taquin aux lèvres.

— ...

— Envoie ! Embarque sur mon dos. J'vais faire ton ch'val.

Guillaume s'exécute, ravi de se retrouver à califourchon sur les épaules de Félicien, les yeux à la hauteur du sol de chaque côté du ravin. Sa monture improvisée imite un hennissement, puis trotte allègrement dans le lit caillouteux du ruisseau. L'odeur des herbes sèches amalgamée à celle des fleurs des prés enivre l'enfant. Il éclate de rire, retenu fermement par les jambes, s'imaginant être un chasseur de bisons dans la prairie. Avec les Sauvages et les Métis, il pourchasse un troupeau affolé, prêt à faire feu sur la première bête à sa portée.

— Pow ! s'exclame-t-il.

L'animal tombe. « Pow ! Pow ! » En voilà deux autres, les sabots en l'air.

Peu à peu, la profondeur du ravin diminue. Le regard de Guillaume survole maintenant les épillets vert-jaune de l'avoine. Entre deux vallons, il entrevoit sa maison. Heureux de s'en être évadé, il plaint le sort de son père condamné à circuler avec une canne dans les limites de la cour de ferme, ce qui ne fait qu'amplifier le bonheur fou et le sentiment de liberté qu'il éprouve. Il s'abreuve goulûment d'images et d'odeurs nouvelles. Jamais, de lui-même, il ne se serait aventuré aussi loin.

Félicien ne ralentit le pas qu'une fois rendu à l'orée de l'érablière et s'arrête à proximité d'un petit bassin formé par un méandre du ruisseau.

— T'es jamais v'nu jusqu'icitte, hein ? lui demande-t-il en le faisant descendre.

— Non.

— Icitte, on a la paix. Personne peut nous voir. À c't'heure, devine c'que j'ai pour toé sous ma chemise.

— Des papermannes⁴ ?

— Non, c'est Louis qui donne des papermannes. J'te laisse une autre chance.

— Un morceau de tarte ?

— Ben non, y en restait plus, de tarte, après dîner. Tu donnes ta langue au chat ?

— Oui.

Avec un air empreint de mystère, Félicien saisit un objet sous sa chemise et le retire lentement afin de faire languir Guillaume qui lance une exclamation de joie à la vue de son jouet.

— T'es content, hein ? J'l'ai pris dans la cachette de la mère avant de faire le train à matin, pis j'l'ai mis dans ma cachette à moé, chuchote-t-il comme si on pouvait l'entendre.

— T'as une cachette ?

— Ouais, dans la grange. R'garde c'que j'y cache aussi.

Félicien exhibe une pipe de plâtre et une blague à tabac dans laquelle il pige quelques pincées qu'il tasse dans le fourneau.

— C'est Louis qui m'les a données.

— Louis ! laisse échapper Guillaume dans un souffle d'admiration.

— Lui-même en personne. Tiens, prends. Moé, j'vais fumer.

Guillaume s'empare du canot d'environ vingt centimètres de long, le charge de quelques cailloux et le lance sur l'eau tranquille du bassin, prêtant une oreille distraite au monologue de Félicien, assis sur un tronc vermoulu.

— Le père, y dit que j'fumerai le jour où j'travaillerai comme un homme pour me payer du tabac... J'ai pour mon dire que j'travaille déjà comme un homme... Louis itou, y trouve ça. La preuve ? Y m'a donné la pipe pis une blague toute pleine. Mais ça fait belle lurette que je l'ai fumée, c'te blague... C'est l'tabac qui

4. Papermanne: pastille de menthe, de l'anglais *peppermint*.

cause problème. Pour en avoir, j'en chipe des fois au père, des fois à Joseph, des fois à Charles. Y s'en aperçoivent pas parce que j'en prends juste un p'tit peu à la fois... C'est plus compliqué pour les allumettes parce que la mère, elle les compte. J'en profite quand c'est tante Adèle qui s'occupe du feu... J'suis sûr que Louis va remplir ma blague quand y va r'venir.

Cette dernière phrase retient l'attention de Guillaume. Ainsi donc, ce frère disparu au printemps allait un jour revenir l'amuser et lui donner des papermannes. Qui sait même s'il ne lui offrira pas un autre jouet ?

— Quand est-ce qu'y va r'venir, Louis ?

— P't-être quand les rivières vont geler... P't-être pas. C'est d'même. Personne peut dire quand est-ce que Louis va r'venir. Même pas Louis. Il est comme ça... Il va et vient sur les rivières comme ça lui chante. Moé, j'f'rai comme lui plus tard.

— Moé itou, j'f'rai comme lui.

— Non. Toé, tu peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que t'es le dernier. T'es l'bâton de vieillesse.

— C'est quoi un bâton de vieillesse ? s'informe l'enfant, curieux de connaître enfin cette expression maintes fois entendue à son sujet.

— Ben... c'est... c'est... comme un bâton pour le père et la mère quand y s'ront ben, ben vieux pour qu'y s'appuient dessus.

— Comme une canne ?

— Ouais, un peu comme ça.

Grande déception chez Guillaume. Décidément, en ce qui le concerne, ce « plus tard » ne signifie rien de bien réjouissant. En surcroît de toutes les choses qu'il devra comprendre, voilà qu'il devra faire office de canne pour ses parents.

— Être une canne, ça m'tente pas, marmonne-t-il d'un ton boudeur en augmentant de quelques cailloux la cargaison de son canot auquel il imprime une poussée.

Devant sa mine déconfite, Félicien regrette ses paroles. Cependant, il juge préférable que Guillaume sache dès à présent

ce que lui réserve l'avenir. Ainsi, il ne se fera pas d'illusions. À l'endroit du p'tit dernier, Félicien reproduit le comportement que Louis a eu envers lui, faisant abstraction du nombre d'années qui les séparent. En effet, quand Louis s'est engagé comme voyageur pour la Hudson's Bay Company à dix-huit ans, Félicien n'en avait que dix, mais il savait déjà tout des projets de son grand frère. Entre eux régnait une grande complicité. Dans sa jeune oreille, Louis déversait ses rêves et ses confidences. Les grands espaces l'appelaient. « C'était dans son sang », disait-il. Tout comme la chasse et la trappe. L'exemple de son frère aîné Joseph, qui, avant lui, avait exercé le métier de voyageur dans le sage but d'amasser de l'argent afin de s'établir et de prendre femme, n'intéressait pas Louis. Lui, le deuxième fils, il voulait simplement partir. Voir du pays. Vivre des aventures.

Pendant trois ans, Louis travailla comme bout de canot et chasseur sur la rivière Columbia au-delà du Haut-Canada⁵, à l'extrémité ouest du continent. Il avait chevauché dans les prairies, chassé le bison avec les Métis, pratiqué le troc avec certains Sauvages et fait la guerre à d'autres. Lors de son retour au Bas-Canada, il accorda une visite de passage à sa famille avant de gagner le fort Témiskamingue. De là, la Compagnie l'envoya convaincre des groupes d'Indiens éloignés d'apporter leurs fourrures au comptoir de traite. Alors qu'on s'attendait à ce qu'il hiverne parmi eux, Louis débarqua à la maison, la veille du jour de l'An, sa bouteille de rhum dans une main, sa poche de surprises dans l'autre.

Ah ! que d'entrain, que de gaieté et d'amusement il a apportés tout au long de son séjour ! Que de gibier il a chassé et trappé pour agrémenter leurs repas ! Il brisait la monotonie des jours, illuminait les longues soirées d'hiver avec ses contes et ses histoires fabuleuses. Avec ses chansons de voyageurs, auxquelles ils répondaient tous en chœur, le répertoire de ces *singing slaves*⁶ étant connu dans la plupart des familles canadiennes.

5. Le Haut-Canada correspondait à la province actuelle de l'Ontario et le Bas-Canada à celle de Québec.

6. *Singing slaves* : galériens chantants, ici les voyageurs en canot.

Sans négliger le lien particulier qui l'unissait à Félicien, Louis avait pris Guillaume en affection, le gavant de papermannes, éveillant sa curiosité et le traînant en toboggan lors de l'inspection des pièges qu'il avait posés.

Leur mère voyait cette relation d'un mauvais œil et craignait que le fameux petit canot d'écorce n'exerce à la longue une influence néfaste sur le benjamin. Issue d'une famille de cultivateurs aisés, elle était ancrée à la terre et considérait comme sans avenir la course à long terme sur les rivières, que ce soit pour le transport des fourrures en canot ou pour celui du bois en radeau. Parfois, quand Louis les tenait en haleine avec ses anecdotes, elle maugréait en aparté : « Du vent... seulement du vent. » Du temps perdu qui avait filé comme l'eau. Comme filait aussi l'argent entre les doigts de Louis chez les cabaretiers. De toute évidence, son deuxième fils avait mal tourné et n'avait su tirer parti de ses gages, incapable de leur payer ne fût-ce qu'une maigre pension. Il était condamné à une errance perpétuelle à moins qu'une femme ne devienne maîtresse de son cœur... Mais, de femmes, Louis en avait trop connues, blanches autant qu'indiennes.

Heureusement ou malheureusement – Félicien ne saurait encore le dire –, Louis n'avait jamais essayé de reproches directs de la part de leur mère, mais il respectait le point de vue de cette dernière. « Chacun a droit à sa pensée. » C'est là son credo.

Pour ce qui est de leur père, il avait manifestement apprécié le séjour de Louis. Le temps d'un refrain, d'une blague ou d'un récit d'aventures, il s'évadait de son état d'estropié et revivait ses jeunes années à bord d'un canot de voyageurs, fidèle en cela à la lignée des Vaillant. Toutefois, fermement convaincu qu'il fallait plutôt suivre les traces de l'ancêtre en s'emparant du sol, leur père semait ses idées sur la colonisation, tablant sur le temps pour les faire éclore dans l'âme vagabonde de Louis. C'est là peine perdue, croit Félicien, car le souvenir de leur ancêtre évoque tout autre chose chez son grand frère. Au défricheur qu'avait été Pierre Vaillant, Louis préfère de loin l'homme des bois adopté par une famille d'Indiens. Famille qu'il tente

présentement de retracer dans le cours supérieur de la rivière du Lièvre⁷ où la Hudson's Bay Company désire ouvrir un poste de traite. Louis y a été envoyé afin de convaincre les groupes de chasseurs d'y échanger leurs fourrures, ce qui leur éviterait de venir jusqu'à un autre poste de la Compagnie situé à la mission indienne du lac des Deux-Montagnes⁸. Louis a commencé ses recherches dans cette mission où se regroupent les Indiens convertis durant la saison estivale. Il avait pour tout indice le nom de Niagara attribué à un septuagénaire aux yeux vairons, soit l'un de couleur noire, et l'autre, noisette. Chez les Vaillant, cette particularité des yeux leur semblait familière à cause de Guillaume qui a un œil bleu comme le ciel d'hiver, et l'autre vert comme les premières feuilles du printemps ; par contre, le nom de Niagara leur semblait invraisemblable. Aussi, quel ne fut pas l'étonnement de Louis de tomber sur l'un des fils de ce Niagara ! Méfiant, ce dernier voulut seulement lui apprendre que son père et ses frères étaient demeurés païens et qu'ils ne venaient jamais à la mission.

Louis n'avait pas cherché à en apprendre davantage, conscient de la rancœur qu'entretenaient plusieurs Indiens à l'endroit des Blancs. De toute façon, il tenait là une piste sérieuse. Le singulier personnage existait donc, rendant crédible l'histoire de Pierre Vaillant racontée depuis trois générations. C'était comme si, de fantôme, Niagara venait de s'incarner et laissait l'empreinte de ses pas quelque part le long de la rivière du Lièvre. Où exactement ? En bon traqueur, Louis se promettait bien de le découvrir.

Absorbé par les volutes de sa fumée, Félicien remonte en pensée le cours de la Wabozsipi, nom indien de la rivière du Lièvre. Le voilà rendu là où la hache de l'homme blanc n'a pas encore mordu l'écorce des arbres. Le gibier y abonde et, au gré des saisons et des migrations, les chasseurs autochtones s'y déplacent,

7. Un des affluents nord de la rivière Outaouais.

8. Mission de l'Assomption, sur la seigneurie des Deux-Montagnes, appartenant aux Sulpiciens. On la nommait couramment « mission de la montagne du Lac ». Elle correspond à la ville actuelle d'Oka.

vivant selon les mœurs et les coutumes de leurs ancêtres. Hélas, selon Louis, les Indiens ne bénéficieront guère longtemps de leur royaume, car les marchands de bois se sont déjà emparés de l'embouchure de cette rivière où ils font assembler des radeaux de pin équarri. Certains auraient même installé une scierie à moins d'une quarantaine de kilomètres en amont. « Ces maudits Anglais se sont mis de l'argent plein les poches avec les fourrures et les v'là qui mettent la main sur le bois, pis sur les rivières, là où y a des rapides pour bâtir des moulins, pis sur les terres itou. Ah ! Pour ça, avec leurs amis et leurs parents au gouvernement, ils en ont eu des terres, là-bas. Dans pas grand temps, tu verras, tout l'pays leur appartiendra... À eux pis aux seigneurs qui ne s'gênent pas pour nous dépouiller. Bande d'égorge-petits ! » s'indignait Louis.

Félicien crache par terre comme l'avait fait son frère en vociférant ces derniers mots, une manière de se sentir uni à lui. D'adhérer à ses convictions. Il a l'impression que ce pays appartient déjà aux Anglais et aux seigneurs, et que la place réservée aux Canadiens⁹ se résume soit à travailler à leur emploi dans le commerce du bois ou de la fourrure, soit à s'éreinter sur une terre en s'acquittant des obligations seigneuriales de rente annuelle, de droits de mouture et de journées de corvée. De telles obligations n'existent pas dans les *townships*¹⁰, mais y acquérir une concession coûte extrêmement cher, sans compter que l'on s'y trouve minoritaire parmi des gens de langue anglaise et de confession protestante. En pays étranger, quoi ! Tant qu'à faire, aussi bien s'exiler aux États-Unis.

— Oh ! oh ! s'alarme soudain Guillaume en s'aventurant dans l'eau pour sauver son canot du naufrage.

Félicien se précipite, le devance et récupère l'embarcation juste à temps.

9. On nommait Canadiens les descendants des Français.

10. Le *township* ou canton était une division des terres publiques qu'on concédait selon la tenure en « franc et commun socage », c'est-à-dire selon le mode actuel de propriété, et non selon la tenure seigneuriale datant du régime français.

— T'as envie d'te noyer ou quoi ? Y a creux d'eau icitte pour toé, gronde-t-il.

L'air penaud, sa robe flottant autour de lui, le gamin baisse la tête.

— J'voulais voir, bredouille-t-il.

— Voir quoi ?

— Voir combien.

— Quoi, combien ?

— De cailloux qu'il peut prendre.

— Tu parles d'une idée, ronchonne Félicien en le poussant dans le dos vers le bord. Tu l'sais-t-y, au moins, combien ça fait avant qu'y cale ?

— Oui... J'ai compté jusqu'à dix une fois et, la fois d'après, j'ai compté jusqu'à quatre et là... il a calé, explique Guillaume en levant vers lui son regard étrange.

Devant l'œil bleu et l'autre vert, le mouvement d'impatience de Félicien s'évanouit, ramenant sa pensée vers Louis à la recherche de Niagara le long de la Wabozsipi.

— Enlève ton linge : on va le faire sécher. J'ai pas envie d'entendre la mère dire que j'ai pas pris soin de toé.

Guillaume s'exécute puis aide son frère à bien essorer le tout et à l'étendre sur des buissons au soleil.

— Tiens, ton canot. À c't'heure que tu sais combien ça prend de cailloux pour le faire caler, t'as juste à pas en mettre autant.

L'enfant retourne à son jeu, l'adolescent à ses rêveries. Tous deux en canot.